MŒURS SAUVAGES

Les Masques Epouvantails

Il est difficile d'imaginer un accoutrement plus étrange que celui des trois noirs que représente notre gravure. Cet appareil monumental qui recouvre leur tête est ce qu'on appelle un masque de guerre, ou aussi masque de danse; ces objets présentent une richesse de dessin extraordinaire, et un luxe de décor dont nos masques de carnaval sont bien incapables de donner une idée. Dans une soirée de " têtes ", à Paris, de telles coiffures feraient sensation.

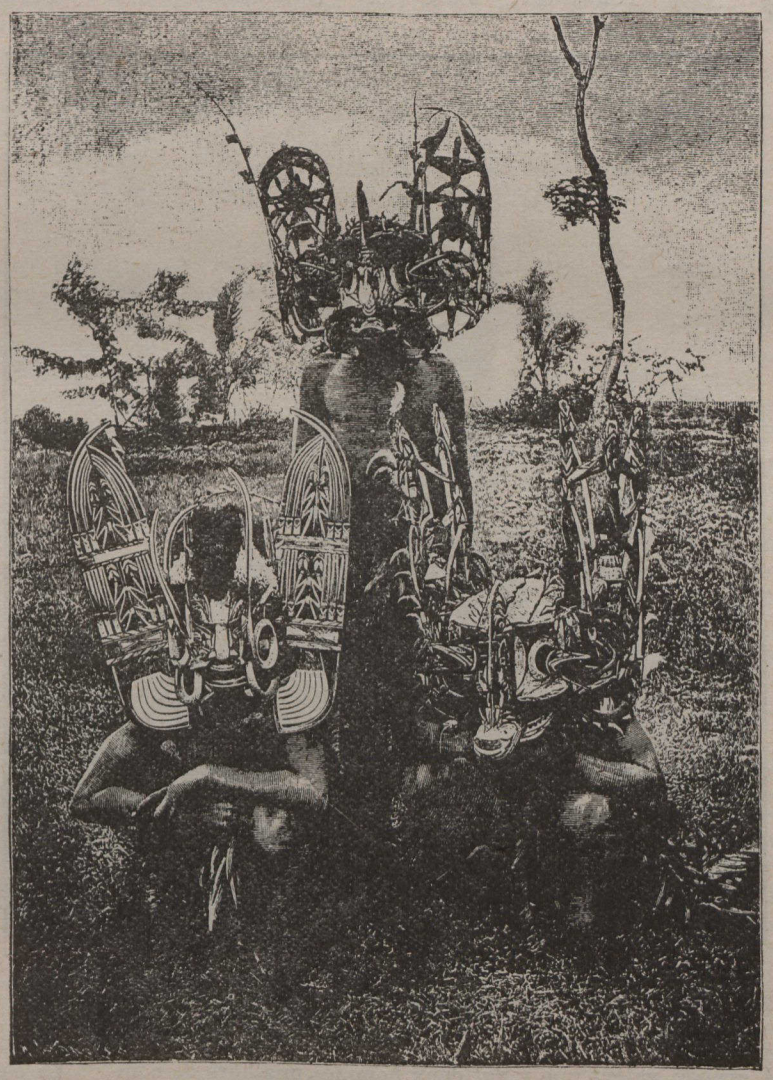
Les indigènes qui portent sur la tête ces constructions gigantesques sont des habitants du Nouveau-Mecklembourg, qui est l'une des îles de l'archipel Bismarck.

L'archipel Bismarck, autrefois appelé Nouvelle-Bretagne, est situé au nord-est de la Nouvelle-Guinée. Il a été placé sous le protectorat allemand en même temps que la partie nord-est de la Nouvelle-Guinée, en 1884, dont il est comme une annexe naturelle. En 1885, le gouvernement allemand a placé l'archipel sous l'administration de la compagnie dite de la Nouvelle-Guinée, et un décret du 30 novembre 1885, a substitué les noms allemands aux noms anciens de l'archipel. L'île de la Nouvelle-Bretagne est devenue la Nouvelle-Poméranie; la Nouvelle-Irlande a été appelée Nouveau-Mecklembourg; seul, le Nouveau-Hanovre, qui avait été nommé ainsi en l'honneur de la maison régnante d'Angleterre, a conservé son nom.

Les trois îles, bien arrosées, sont couvertes de bois immenses et d'une végétation luxuriante. Elles sont peuplées de Papous, comme la grande île voisine.

Ces Papous sont des hommes bien faits, de taille plutôt petite, ayant les épaules larges et les muscles développés. Ils sont chasseurs et pêcheurs, et se livrent à la culture d'une façon assez élémentaire. Autrefois, surtout, ils ont été anthropophages, mais les missionnaires et les Allemands ont combattu leur tendance. Au reste, ce sont des sauvages intelligents, habiles de leurs mains, propres de leurs personnes; ils habitent des cases en bambous.

Ils aiment à se teindre le corps et se font des raies jaunes, rouges, blanches, noires; ils portent, comme tous les Papous, une chevelure gigantesque ou un bonnet à poil. C'est pour leurs danses de fêtes qu'ils revêtent ces masques effrayants.



Groupe de Papous en costumes de fête

Le masque est un déguisement fréquemment employé par les peuples primitifs pour épouvanter leurs ennemis. Ils les portent à la guerre, dans les danses guerrières par lesquelles ils s'excitent au combat, et aussi pour simuler une guerre dans leurs danses de fêtes. Ces dernières danses étaient, à l'origine, un exercice d'entraînement, une sorte de préparation à la guerre véritable.

Les danses guerrières des Peaux-Rouges sont bien connues, par les sentiments de férocité qu'elles évoquent. Les Néo-Zélandais dansaient aussi autrefois des danses guerrières qui, par l'agitation des membres et des armes dans les combats simulés, les invectives et les cris contre les ennemis, devenaient effrayantes. Les Australiens se livrent aussi à des danses de chasse qui ne sont qu'une imitation grotesque des animaux qu'ils vont poursuivre. Dans ces divers exercices, les Peaux-Rouges, comme les Australiens, se masquent de têtes d'animaux sauvages, et ils en imitent le cri et l'allure.

L'usage du masque de guerre est très répandu dans toutes les îles qui avoisinent l'Australie. Les Canaques de la Nouvelle-Calédonie portent, dans leurs danses appelées " pilou-pilou ", un affreux et volumineux masque (ajouema). C'est un masque en cocotier, dont les yeux sont fermés, mais qui ouvre une large bouche; c'est par là que l'indigène peut voir. Des cheveux humains composent à cette tête hideuse une horrible crinière et ornent aussi le menton. Le masque se continue en bas, à l'endroit qui forme son cou, par une sorte de blouse en filet et sans manches, qui tombe jusque sur le milieu des cuisses. Dans chaque noeud du filet on a fixé des plumes de pigeon noton, qui forment au naturel ainsi vêtu une singulière toison.

Aux Nouvelles-Hébrides, dans certaines îles surtout, les indigènes ont besoin pour se décider à engager la bataille, de faire de longs discours et de se livrer à un véritable exercice d'entraînement. Ils passent des heures entières à pousser des hurlements féroces, après s'être couvert le corps et la face de couleurs violemment tranchées, rouge, bleu et noir, afin de se donner l'air terrible, et ils complètent leur tenue de bataille en se plaçant sur la tête de grands masques de guerre grossièrement emplumés, taillés et ornementés, et toujours colorés en rouge et en bleu. Cette manière de se peindre complète les tatouages qui tiennent une grande place dans la parure des Canaques. Les indigènes revêtent les mêmes masques dans les danses qui accompagnent leurs fêtes.

La plupart du temps, ces peuples insulaires donnent au masque la figure humaine avec une expression effrayante. Chez d'autres peuples, on a considéré le masque comme un moyen, non plus d'épouvanter d'autres hommes, mais bien d'effrayer des démons et des esprits imaginaires; de là est venu son emploi dans des danses religieuses. Dans les Indes, en Egypte, on a figuré des combats entre les démons et les dieux ou bons génies, et revêtu les combattants de costumes et de masques appropriés à leur rôle et souvent d'une laideur repoussante.

L'usage s'est perpétué, même chez les anciens Européens, de faire des processions de masques, pour épouvanter et chasser les mauvais génies, par exemple en cas d'épidémie, ou, dans certains pays, comme en Chine, pour écarter les démons qui, au moment du solstice d'hiver, sont supposés rôder dans les champs pour dévorer les germes des plantes.

La pratique des masques épouvantails a été étendue aux dieux eux-mêmes. Ainsi, les Mexicains apposaient à leurs divinités des masques de pierre, en cas d'épidémie et de fléau public.

Les masques funéraires répondent à la même croyance. Ils sont destinés, disent les insulaires Aléoutes, à protéger la face des morts contre les larves et les démons qui voudraient la dévorer. On trouve des masques funéraires de bois et de cuivre, au Mexique, d'argent au Pérou, d'or à Mycènes, Kertch, Koyoundjik, d'argile polychrome à Carthage. Chez les anciens Egyptiens, la représentation d'Anubis à tête de chacal, le dieu présidant à la sépulture et à l'embaumement, avait sans doute un rôle analogue à celui d'un masque protecteur. On le représentait entourant de ses bras la momie couchée sur le lit funèbre, ou accroupi sous la forme d'un chacal sur le coffret contenant le mobilier funéraire.

FÉERIE

Un soir je suis venu vers la villa jolie,
En son jardin de charme et de mélancolie,
Paradis de lumière ouvert sur l'horizon.
Un silence de songe autour de la maison
Tombait du ciel pâli. Le crépuscule triste,
D'arbre en arbre, traînait sa robe d'améthyste,
A pas d'ombre, éveillant des rumeurs et des voix.
Douces, troublantes comme un chant d'amour. Le bois
S'enveloppa soudain de mystère, et des branches
Coulaient dans le lointain mauve des lueurs blanches.
Sur le val, où la nuit descendait peu à peu,
La lune souriait de son sourire bleu,
Et là-bas, radieuse, il semblait que la Loire
Traçait vers l'inconnu comme un chemin de gloire.

LOUIS CHOLLET.

(*Les Souvenances*, Lemerre, Ed., Paris)